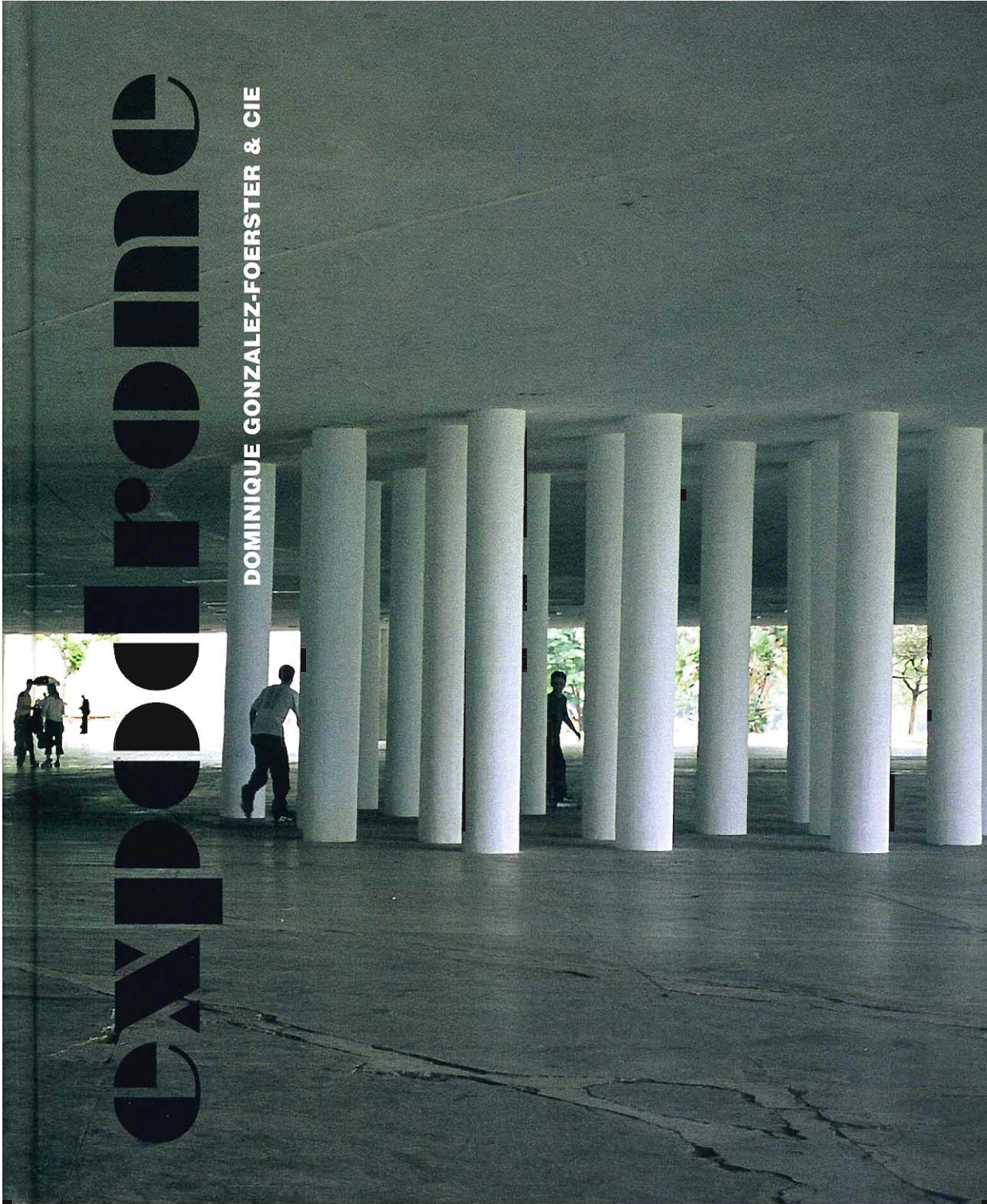


expedition

DOMINIQUE GONZALEZ-FOERSTER & CIE





Son idée de la bibliothèque : sans murs ni bureau, c'est un large carré de moquette orange, des livres de science-fiction – autant dire d'évasion – posés en piles sur les bords du tapis, et le lecteur allongé à même le sol, entre lit et salon. Bibliothèque *open air*, décloisonnée, tout le contraire d'un cabinet de lecture, et il faut y lire d'emblée un certain *déplacement* de la littérature : sortie de sa réserve, échappée de la librairie, retraduite en espace, en couleurs, déplacée sur le sol d'un musée dont elle n'est pas séparée, reversée enfin dans le champ des arts visuels. La littérature : un art plastique.

L'œuvre de Dominique Gonzalez-Foerster m'apparaît ainsi souvent comme une littérature d'évasion. Non seulement parce que son Cosmodrome, son Park – Plan d'évasion de Kassel et ses « Chambres » des années 1990 transportent le visiteur dans des fictions d'espaces où sont disposées les amorces d'un récit à reconstruire. Mais surtout dans la mesure où elle m'apparaît elle-même comme une « artiste littéraire » – notion très ancienne et qui se trouve ici repensée, déplacée hors du rapport d'emprunt, de rivalité et surtout de subordination des arts à la littérature qui prévalait du temps de l'ut pictura poesis¹. Une « littéraire » mais détournée de sa vocation première, qui ne prend pas les textes « à la lettre » mais au contraire s'en affranchit et

s'en déporte – et son œuvre, je la vois de même comme évadée de la littérature, sortie de l'espace du livre pour passer dans le vocabulaire plastique de l'exposition. À l'image de l'îlot formé par son tapis de lecture dans l'espace du musée, c'est ainsi que m'apparaissent certaines de ses installations, certaines de ses « Chambres » : tels des polders de littérature lentement détachés du continent littéraire.

Son idée de la bibliothèque : le *Tapis de lecture*. Un large carré de moquette orange et, posés en piles sur les bords du tapis, des livres de science-fiction – autant dire d'évasion – ou, dans une autre version, une anthologie personnelle de textes choisis par l'artiste, et toujours le lecteur allongé à même le sol : dans sa forme, la bibliothèque évoque le souvenir des lectures adolescentes – des heures passées à circuler entre le texte et les images, à regarder les illustrations insérées dans les livres, des heures passées dans les rayonnages de la Fnac ou sur les allées moquetées de la Maison de la culture. Ici la bibliothèque prend aussi la forme, liée à la petite enfance, d'un tapis d'éveil.

C'est dire combien la littérature est dans l'œuvre de Dominique Gonzalez-Foerster quelque chose comme un lieu d'origine. Une source, pour tout dire, mais tellement

*mise à distance, affranchie du texte et mise en espace que son « adaptation » n'en porte plus la trame, ni les personnages, forme artistique autonome que l'on peut très bien visiter sans avoir lu le livre dont elle est issue. Et c'est ainsi que ses « environnements » les plus explicitement référencés, tels son *Mystère de la chambre jaune* ou sa version minimaliste d'A rebours (où la maison luxuriante et névrotique de des Esseintes dans le roman de J.-K. Huysmans prend chez elle l'allure d'un trois pièces évidé, d'un pavillon moderniste à la Mies van der Rohe, d'une sculpture de Donald Judd, ou d'un open cube de Sol LeWitt), ces installations les plus ouvertement littéraires donc, sont peut-être moins des adaptations que des lieux où au contraire l'écart se creuse entre le texte d'origine et la mise en espace proposée par l'artiste. Là se manifestent avec évidence l'éloignement de la source, la détexualisation du récit et sa mise en espace, le rapport non littéral de DGF à la littérature.*

Sa première idée de la bibliothèque : « inversée ». Œuvre de jeunesse, d'adolescence, en 1985 déjà, et DGF encore étudiante aux Beaux-Arts de Grenoble, la *Bibliothèque inversée* jouait entre sculpture et mobilier, inspirée par les bibliothèques privées que l'on trouvait chez bien des étudiants de l'époque : trois ou quatre étagères chargées de livres, soutenues sur les côtés par des briques récupérées sur un chantier. Renversement de situation : ici, les livres font office de briques et soutiennent les étagères, les briques rangées à la verticale prennent la place des livres. Et déjà en 1985, tout est là : le livre comme un soubassement de l'œuvre, la mise en espace de la littérature, l'oubli du texte au profit de la structure.

Il y a souvent des livres à l'origine lointaine de ses « environnements » : La Vie sur Epsilon de Claude Ollier pour Atomic Park, L'Invention de Morel et Plan d'évasion d'Adolfo Bioy Casares pour son Park – Plan d'évasion de la Dokumenta de Kassel. Et pour L'Améthyste, l'une de ses premières « Chambres », un roman de David Goodis dont elle avait récemment oublié le titre², preuve de l'éloignement de la source. On remarquera que cette anthologie personnelle est notamment constituée d'auteurs non pas mineurs mais plutôt « de second plan », ou d'arrière-pays. Ce que DGF nomme elle-même « une littérature extrême ». Claude Ollier plutôt qu'Alain Robbe-Grillet. Bioy Casares plutôt que Borges. Ou, chez Stendhal, la Vie de Henry Brulard et ses petits plans dessinés à la main par l'auteur, plutôt que Le Rouge et le Noir. Autant dire une littérature qui résonne moins directement dans la conscience collective, dont la connaissance est plus rare, où l'attachement au texte, où le respect de la lettre peuvent se faire plus flottants – et je ne suis pas loin de considérer que l'acte de lecture s'apparente chez elle à une activité

réveuse, à une séance de rêve, propice à l'évasion de l'esprit hors du texte et à la transposition du roman en espace. « Le plaisir du texte, c'est ce moment où mon corps va suivre ses propres idées³. »

Son idée du spectateur : allongé à même le sol sur un large carré de moquette orange, et les livres autour de lui posés en piles sur les bords du tapis, il est d'abord le visiteur de l'exposition et, par extension, l'occupant de la « chambre », le voyageur du *Cosmodrome*, l'habitant du *Park*. Élément moteur de l'environnement, c'est par lui que la moquette orange devient tapis de lecture. Dans sa convivialité épurée, la bibliothèque de DGF réintègre ainsi la littérature au sein d'une « esthétique relationnelle » qui avait volontairement écarté l'interaction très ancienne entre le livre et son lecteur. « Les livres les plus utiles sont ceux dont les lecteurs font eux-mêmes la moitié » (Voltaire, préface du *Dictionnaire philosophique*). Et Ponge après Duchamp : « C'est seulement le lecteur qui fait le livre, lui-même, en le lisant. »

Si le lecteur est aujourd'hui un spectateur, à l'inverse, chez elle, le spectateur est invité comme lecteur de l'exposition. Au regard distrait, glissant ou zappeur, la lecture substitue en effet un modèle plus attentif de visionnage des œuvres, soit une activité mentale d'absorbement et d'immersion dans le récit. Si le livre est une vision-machine, un Cosmodrome, un Exotourisme, à l'inverse, les « environnements » de DGF sont un « espace littéraire », une structure narrative largement déconstruite, notamment par la vacance du personnage : à ce titre, Dominique Gonzalez-Foerster m'est régulièrement apparue en héritière lointaine et indirecte des auteurs du Nouveau Roman. Comme dans « ces livres dont vous êtes les héros », qui l'ont tant fascinée, mais aussi comme dans La Modification de Michel Butor, entièrement narré à la deuxième personne du pluriel et dont « vous » êtes le personnage, ses installations accomplissent pleinement cette « Modification » du spectateur en personnage principal de l'œuvre. D'où sa présence d'abord évanouie : véhicule traditionnel de la fiction, support d'une identification qui entraîne le lecteur dans les aventures du récit, le personnage est d'abord chez DGF un obstacle à la prise de possession des lieux, à la libre circulation mentale du spectateur dans le récit spatialisé de l'installation. « Il ne me faut pas de personnage dans l'image. Si quelqu'un est allongé sur le lit, ça oriente inévitablement la lecture. C'est évident. La présence d'un personnage fait qu'on est dans une question de mise en scène définitive. [...] J'avais cette idée de film, tourner un film et puis en gommer les personnages, ne plus garder que les espaces⁴. » Mais le personnage, maintenant, c'est vous, et il revient hanter les lieux sous la forme du spectateur : sur le tapis de lecture, le visiteur est

l'aspect sous lequel le personnage traditionnel, déconstruit et évidé tout au long du ^{xx} siècle, fait aujourd'hui retour à l'intérieur des récits – le spectateur est un revenant, un fantôme de personnage.

Son idée de la bibliothèque : un home-cinéma. À la fois intime et public, entre chambre et open air. Tant il est vrai aujourd'hui que le livre est lu sur le mode du cinéma, que la lecture s'apparente pour nous au visionnage d'un film et que le lecteur d'un roman procède mentalement à son adaptation filmique, à sa novellisation⁵, processus facilité ici par le minimalisme zen et l'architecture dématérialisée du « tapis de lecture » – un multiplex de cinéma, avec tous ces livres posés au sol comme autant de films intérieurs offerts au visiteur de l'exposition.

Aux bords de l'exposition, entre tapis de lecture, home-cinéma, polder lentement détaché du continent littéraire et architecture open air, la bibliothèque s'élargit ici à l'horizon de la médiathèque – mouvement symptomatique d'une conception ouverte de la relation entre les arts : contre la séparation moderniste des médias, les liens d'espace qui constituent en grande part la géographie de DGF valent aussi pour son postmodernisme flottant – la littérature, le cinéma, l'exposition, l'architecture sont chez elle des champs contigus, ouverts les uns aux autres, perméables, interpénétrés, et qui se mélangent encore au gré d'un mouvement d'expansion à d'autres sensations plus lointainement culturelles, à « d'autres formes de perceptions et d'émotions, rêves, souvenirs, lumière, son, température, ambiances⁶... » Autant dire que son régime esthétique, c'est la « synesthésie », la correspondance entre les arts chère à Baudelaire et aux symbolistes, mais qui fait l'objet chez elle d'une remédiation toute contemporaine.

Son idée de la bibliothèque : horizontale. Et les livres posés sur le carré de moquette orange, c'est-à-dire redistribués à l'égal, et non classés par ordre alphabétique, par genre, par collection ou par auteur. Soit une bibliothèque étale, nivelée, une culture déhiérarchisée où la science-fiction côtoie l'essai philosophique, où Philip K. Dick a autant de valeur que Stendhal, Huysmans ou Robbe-Grillet.

Dominique Gonzalez-Foerster entretient ainsi une relation paralittéraire à la littérature. À l'image de ces couvertures de livres de poche dont les illustrations génèrent déjà une première lecture évasive, indépendamment du texte lui-même. Et, de fait, il y a dans son monde des livres toute une « paralittérature », terme employé par la culture lettrée et l'université pour différencier de la « haute » littérature les autres productions écrites : livres de science-fiction, romans policiers, littérature fantastique, livres illustrés qu'on lit comme des romans-photos, albums de jeunesse,

récits de voyage, bandes dessinées... En les conviant sur le tapis de lecture et dans ses environnements, Dominique Gonzalez-Foerster élargit naturellement la notion de littérature à ces écrits « limites », souvent eux-mêmes transgénériques, aux personnages (Ann Lee) et aux contenus facilement adaptables : du livre au film, de la bande dessinée au grand écran, mais aussi du marché japonais au marché européen. À distance des lecteurs qui maintiennent encore une stricte ségrégation entre belles-lettres et création populaire, l'œuvre de Dominique Gonzalez-Foerster participe à l'essor progressif d'une autre lecture des textes, plus plastique, plus proche de l'adaptation, plus ouverte au passage des frontières et des genres. La lecture : un art plastique.

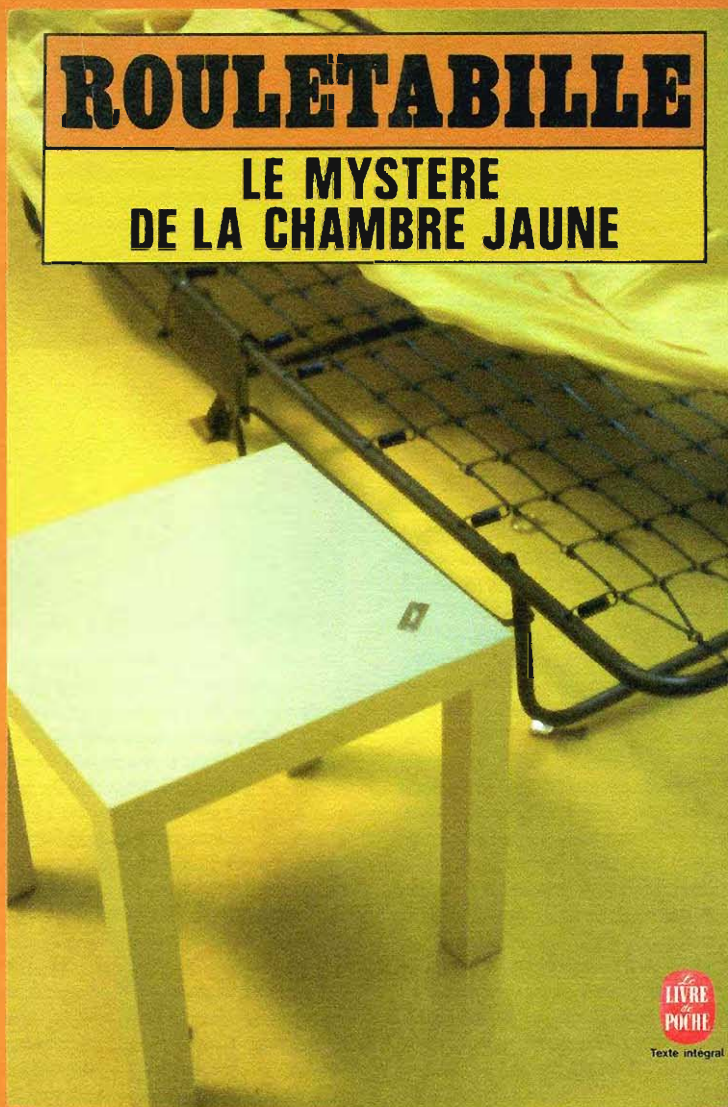


1. « *Ut pictura poesis* », la poésie est comme une peinture : expression du poète latin Horace extraite de son *Art poétique*, devenue du ^{xvi} au ^{xviii} siècle la formule emblématique de la relation de comparaison et de rivalité entre les arts. Règles de convenance, d'imitation, hiérarchisation des genres, obligation pour le peintre de faire preuve d'érudition et de respecter à la lettre les textes antiques ou bibliques : la théorie classique et normative de l'*ut pictura poesis* présuppose une analogie profonde entre les disciplines artistiques, et consacre la rhétorique et la littérature comme sources d'inspiration privilégiées et modèles d'excellence pour les autres arts.
2. David Goodis, *La Pêche aux avaros*, Paris, Gallimard, 1967.
3. Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 17.
4. Entretien avec Philippe Parreno publié dans la revue *Documents sur l'art contemporain*, n° 7, mars 1995.
5. Voir Jan Baetens, « La novellisation, un genre contaminé ? », *Poétique*, n° 138, Paris, Seuil, avril 2004, pp. 235-251.
6. « Tropicalité », Dominique Gonzalez-Foerster, Pierre Huyghe, Philippe Parreno, cat. exp., ARC-musée d'Art moderne de la Ville de Paris, Paris, Paris musées, 1998, p. 120.

PAGES 68 À 78 : UNE PROPOSITION ICONOGRAPHIQUE DE JEAN-MAX COLARD

ROULETABILLE

LE MYSTERE DE LA CHAMBRE JAUNE



ÉDITION AVEC DOSSIER

Huysmans

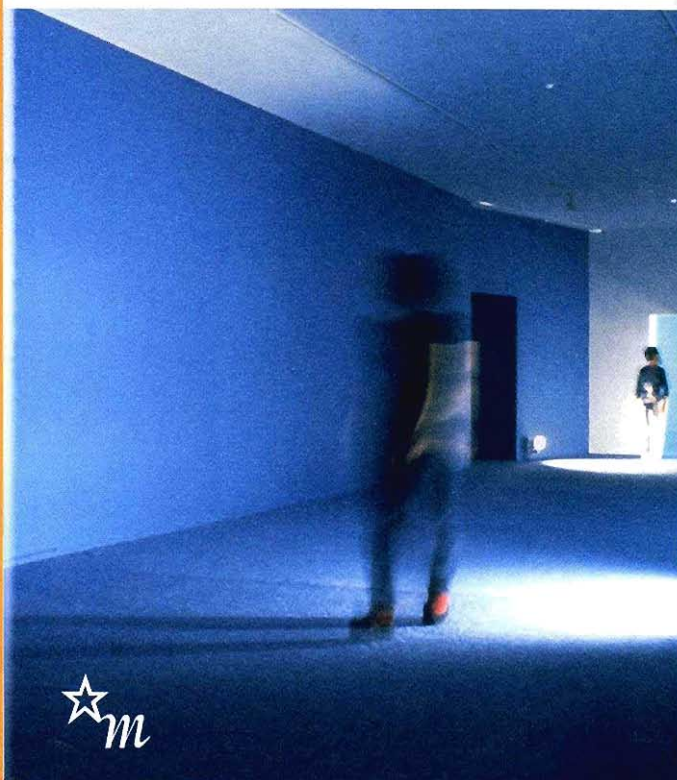
À rebours

Présentation
par Daniel Grojnowski

GF Flammarion

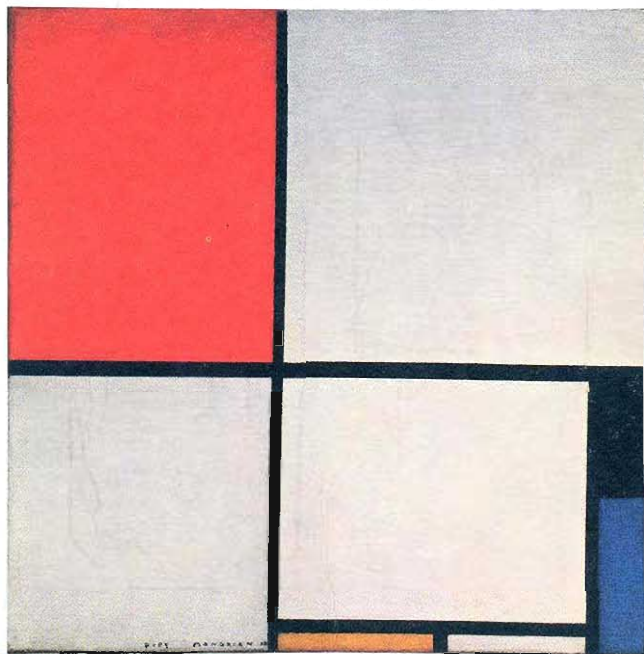
MICHEL BUTOR

LA MODIFICATION



LE NOUVEAU ROMAN

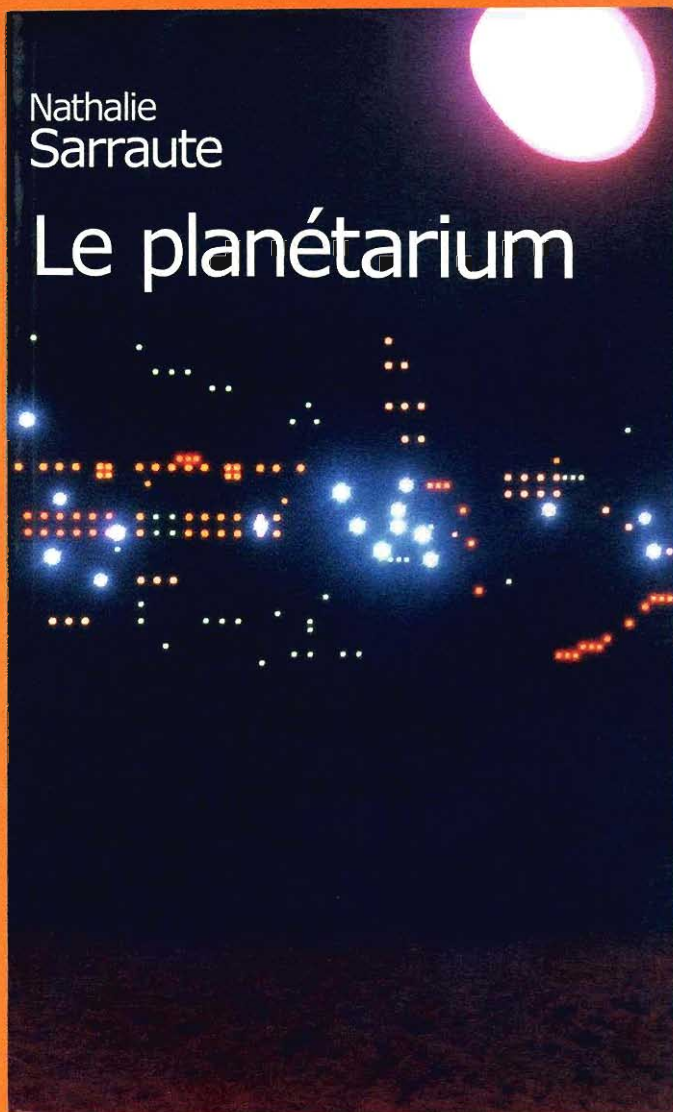
jean ricardou



m écrivains de toujours

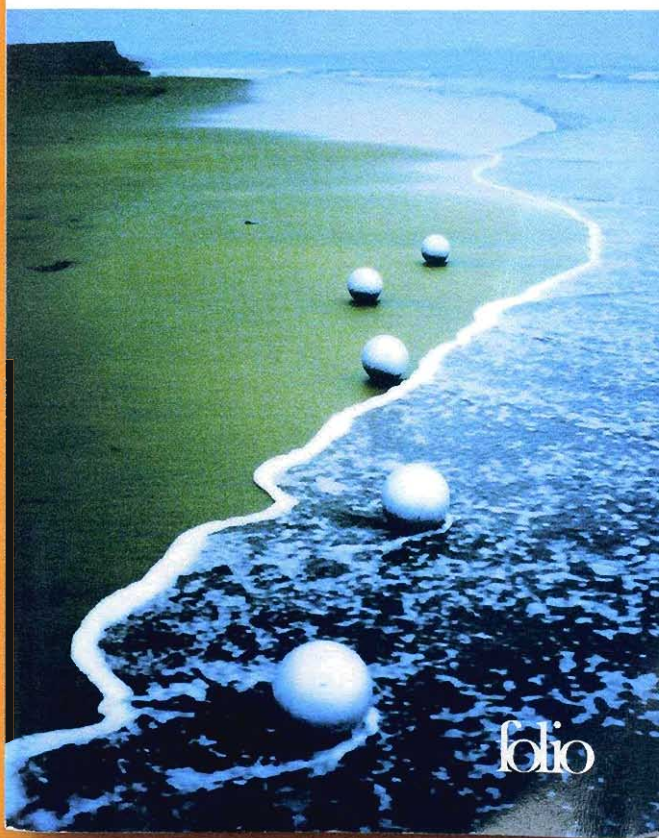
Nathalie
Sarraute

Le planétarium



W.G. Sebald

Les Anneaux de Saturne



**Claude
Ollier**

La vie sur Epsilon



Textes

Flammarion

Jorge Luis
Borges

Fictions



**Adolfo
Bioy Casares
L'invention
de
Morel**

domaine étranger

10

18

d'évasion

ILE. ST MARTIN

1. Les personnes qui ont été
 2. de la Guadeloupe, ne peuvent pas
 3. d'habitants et la population de ces habit
 4. de la Guadeloupe et de la Martinique
 5. et les personnes qui ont été
 6. pour les personnes qui ont été
 7. de la Guadeloupe et de la Martinique
 8. de la Guadeloupe et de la Martinique
 9. de la Guadeloupe et de la Martinique
 10. de la Guadeloupe et de la Martinique

GUAYANE FRANÇAISE.

[illegible]10
18

domaine étranger

Un roman
dont vous êtes

Le héros

